



Les leçons philosophiques de la Covid-19

LA PHILOSOPHIE À L'HÔPITAL

- Des robots affectifs et sociaux pour le soin, enjeux et problématiques éthiques
- Éthique et intelligence artificielle en santé, pour une régulation positive
- Le design peut-il aider à mieux soigner ? Le concept de *proof of care*
- L'enseignement des humanités dans les facultés de médecine françaises
- D'une épidémie à l'autre : quelles leçons apprises sont transférables à la réduction de l'impact psychosocial du confinement lié au Covid-19 ?
- La clinique philosophique du *burn out* des soignants à la lumière de la Covid-19
- Les leçons philosophiques de la Covid-19

CYNTHIA FLEURY^{a,b,*}
 Professeur au Conservatoire national des arts et métiers, titulaire de la chaire Humanités et santé, et de la chaire de philosophie du GHU Paris psychiatrie et neurosciences

^aConservatoire national des arts et métiers, 292 rue Saint-Martin, 75141 Paris cedex 03, France

^bGHU Paris psychiatrie et neurosciences, 1 rue Cabanis, 75014 Paris, France

*Auteur correspondant.
 Adresse e-mail :
 cynthia.fleury-perkins@lecnam.net
 (C. Fleury).

■ Quelles leçons conceptuelles tirer de la crise sanitaire ? ■ Si nous avons encore peu de recul sur cet épisode, plusieurs pistes se dessinent : nouvelle narration collective de l'événement, banalisation de l'état d'exception, prolifération de l'information, présence renforcée de la science dans le débat, intolérance au risque et à la mort... ■ Autant d'éléments qui posent les jalons d'un nouveau paradigme encore en cours de construction.

© 2020 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés

Mots clés – confinement ; Covid-19 ; démocratie ; information ; liberté ; pandémie ; science ; vulnérabilité

The philosophical lessons of Covid-19. What conceptual lessons can be drawn from the health crisis? Although it is still too soon to fully analyse this episode, several interesting aspects are emerging: a new collective narration of the event, normalization of the state of emergency, proliferation of information, greater presence of science in the debate, intolerance of risk and death, etc. A range of elements which are laying the foundations of a new paradigm still under construction.

© 2020 Elsevier Masson SAS. All rights reserved

Keywords – Covid-19; democracy; freedom; information; lockdown; pandemic; science; vulnerability

Quels enseignements tirer de l'expérience de la Covid-19, et de cet épisode inédit pour nos générations du "confinement" semi-planétaire¹ ? Premier élément de réponse, le recul est minuscule, voire inexistant, tant nous sommes encore dans l'événement. La "vérité" de cet épisode, vérité au sens scientifique et historique du terme, est devant nous, lorsque nous élaborerons une analyse digne de ce nom, à partir des multiples retours d'expériences et de réflexions. Pour autant, il nous faut bien penser l'événement pour orienter les politiques gouvernementales et, plus simplement, guider nos conduites individuelles. Par ailleurs, penser l'événement à l'instant T n'est pas le signe de l'insuffisance et du manque d'humilité, c'est, plus simplement, la manière avec laquelle une conscience se saisit de sa propre histoire.

LE RÔLE DES JOURNAUX DE CONFINEMENT

Nous aurions pu tous attendre d'avoir raison dans x années, mais la parole joue plusieurs rôles et permet aussi, par approximations successives, de cerner la signification de ce "réel", du moins de la façonner, tant le réel est plus vaste que toute interprétation conjoncturelle. La verbalisation sert également à faire bloc, à produire de la résilience, à montrer que nous ne sommes pas que sidérés, mais au travail pour comprendre l'événement et trouver des solutions.

■ **Notre logos est ce qui définit notre humanité**, au sens d'humanisme, et pas simplement notre orgueil ou notre manque d'humilité. Par le langage, nous faisons corps et fraternité, même si l'une des leçons de ce moment épidémique est ce que beaucoup ont nommé l'"infodémie" (voir

p. 74) ou la démultiplication, l'inflation délirante d'informations erronées, liées à l'histoire naturelle et sociale du virus.

■ **Beaucoup ont moqué les "journaux de confinement"**. Or, il est certain qu'à terme il sera précieux de pratiquer une analyse secondaire de ceux-là, qui ont été extrêmement variés : journaux individuels, mais aussi journaux collectifs de tel ou tel service hospitalier, en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, de telle ou telle corporation de métiers ou lieu social, immanquablement transformé par l'inédit de l'épreuve. Il s'est joué dans ce moment réflexif et de sidération commune, un exercice de narration collective nous permettant de mieux comprendre les vécus de chacun, leur singularité et la pluralité des "lignes de front", de l'aigu à l'ordinaire ; tout en sachant que cet ordinaire avait des allures de "désordinaire"

ou comment l'ordinaire se mélange au désordre.

LE RAPPORT INVERSÉ ENTRE ÉCONOMIE ET POLITIQUE

Un grand nombre de penseurs, Bruno Latour et Hartmut Rosa en tête, ont considéré que le véritable "inédit" de l'épisode pandémique n'était nullement la pandémie elle-même, mais "l'arrêt" de la prééminence du "privilège" économique, le retour d'un ascendant politique dans le régime de nos vies quotidiennes, alors même que nous n'ions toute puissance à la décision politique. Cet arrêt a été posé, imposé même, avec un tel consentement qu'il faut vraiment prendre le temps de comprendre de quoi il était le nom : était-ce un consentement à la responsabilité collective ? Ou, à l'inverse, un consentement au liberticide, car la seule peur universelle est celle d'un réel de la mort, fantasmée comme proche ? Quelle est la combinaison de ce mélange entre le rationnel et l'irrationnel ? Quelle est la part de projection fantasmatique dans la prise de décision collective, et surtout de son assentiment [1] ?

RETOUR DU BIOPOLITIQUE ET DE LA BIOLOGISATION DE LA VIE

Avec le temps, nous saurons quelle a été la vérité de cet état d'exception et si le danger de sa banalisation est fondé. Il est certain que nos sociétés ne veulent plus "mourir" plus que nécessaire. L'idéal sécuritaire l'emporte largement sur l'idéal libertaire, de même que les régimes du quantitatif et de l'avoir sont plus plébiscités que ceux du qualitatif et

de l'être. Ce refus de la mort pousse les individus à utiliser le principe de précaution de façon très défensive, et à biologiser la vie plus que de besoin. Car l'autre grande leçon de l'épisode de la Covid-19 est le retour du biopolitique dans nos vies, par l'intermédiaire d'un plaidoyer pour la vie dans sa dimension la plus basique, c'est-à-dire biologique – ce que Walter Benjamin nomme « *vie simple* » ou, de façon plus contemporaine, la « *vie nue* », selon Giorgio Agamben. Or, nous le savons pertinemment : diviser la vie, prioriser systématiquement la vie biologique par rapport à la vie culturelle, philosophique, relationnelle, démocratique, économique, nous rend plus vulnérables encore. Divisez la vie et la mort pénètre avant l'heure, rongant chaque moment par l'angoisse qu'elle diffuse et par les libertés qu'elle entrave.

DÉFENDRE L'INDIVISIBILITÉ DE LA VIE

L'unique manière de protéger la vie humaine, l'humanité de la vie, sa dimension humaniste, et non strictement liée à la survie, est de protéger son indivisibilité. L'individu ne vit pleinement une vie "authentiquement humaine" qu'à la condition de préserver son caractère indivisible, holistique. Si l'existence est supportable pour l'homme, c'est qu'il a la possibilité de lui conférer une valeur qu'il fabrique symboliquement, économiquement, démocratiquement, culturellement, spirituellement et non qu'il se soumette à la seule tutelle de la vie biologique. Certes, celle-ci est matricielle, mais pas à n'importe quel prix.

■ **Toute la complexité de l'existence "humaniste" des**

hommes réside ici : dans la défense imperturbable de l'indivisibilité de la vie. Nous avons tous été meurtris par le fait de ne pouvoir honorer comme il se doit nos morts. Certes, certains ont inventé le passage "téléprésentiel" vers l'au-delà, en permettant aux familles endeuillées d'assister virtuellement à la cérémonie des adieux éternels. Mais reconnaissons que cela fut "in-humain" tant la prise en considération de la mort relève de la légitimité anthropologique et sacrée. Une société qui ne "sanctifie" pas cet événement, qui ne le symbolise pas socialement, n'a aucun avenir et aucune dignité. Cet accompagnement vers le transcendant, que celui-ci soit religieux ou profane, cette cérémonie de la finitude devenant un "ailleurs", nous constitue, nous fait communauté humaine.

■ **Le plaidoyer pour la vie, de manière quasi unilatérale, a été prôné avec la meilleure des intentions :** protéger la vie des hommes, et notamment celle des plus vulnérables, nos aînés. Mais cette stratégie du tout sanitaire, du confinement, de l'imposition de normes sévères non différenciées, a provoqué très vite un renforcement des vulnérabilités. L'adage aristotélicien s'est rappelé à nos mémoires : toute norme, parce que trop générale, est discriminatoire et nécessite donc une approche jurisprudentielle pour être précisément juste, c'est-à-dire équitable [2].

LES DANGERS DE LA BIEN(SUR)VEILLANCE

Autre grande leçon, celle tout juste évoquée, qui concerne la "nature" de notre consentement au liberticide. Faut-il y voir une docilité hors de propos, un dangereux

NOTE

¹ Cet article reprend, en partie, des éléments publiés dans les deux préfaces citées en référence [1] et [2].

RÉFÉRENCES

- [1] Fleury C. Préface. In: Lafay D. Et maintenant, on fait quoi ? Penser et bâtir la civilisation postpandémie. La Tour-d'Aigues: Éditions de L'Aube; 2020.
[2] Fleury C. Préface. In: Collectif. À vos masques! 120 dessins de presse. Paris: Gallimard Loisirs; 2020.

conformisme sécuritaire, un faible attachement à l'idée de liberté, notre insatiable besoin de sécurité, notre intolérance au risque ?

Chacun a noté la rapidité avec laquelle la société bascule dans la bien (sur)veillance et, très rapidement, la surveillance tout court, ou comment collectivement nous avons tendance à accepter de nous dessaisir de nos droits dans l'optique de mieux nous sécuriser, sans pourtant qu'il y ait une charge de preuve pour cette stratégie de sécurisation. D'emblée, nous donnons un crédit total à cet idéal de protection, à ce souhait infantile de pouvoir tout maîtriser et, surtout, à ce refus de la mort qui frise le déraisonnable. En effet, il est à noter que le réquisit de charge de la preuve que nous revendiquons, à juste titre, pour la science, nous ne l'évoquons rarement, voire jamais, au sujet de la technologie. La médecine fondée sur les preuves (*evidence-based medicine*, en anglais) ne nous a pas incités – étonnamment – à réclamer une technologie, elle aussi, fondée sur les preuves (*evidence-based technology*). Nous sommes prêts à accepter tout dispositif technique censé nous protéger, sans lui demander préalablement de démontrer sa pertinence.

LA SCIENCE DANS LE DÉBAT PUBLIC : INFODÉMIE ET LITERACY

Le moment de littératie (*literacy*) proposé a été source d'enseignement. Avec d'un côté, l'infodémie, la prolifération d'informations non validées, relayant faits alternatifs et conspirationnisme, flirtant par micro-intervalles avec le vrai. Et de l'autre, les sites de prépublication (*preprint*) des

communautés scientifiques regardées de près, davantage à l'air libre, une vue des rapports science-société en accéléré, les sites dits ouverts de vérification scientifique alertant sur les failles des méthodologies.

■ Qu'est-ce que faire de la science en temps accéléré ?

Comment est-elle précisément une épistémologie structurée autour des incertitudes ? Comment, demain, assister aux controverses scientifiques sans mettre en danger leur esprit et la qualité de leur *disputatio* ? En contexte de haute compétitivité, d'accélération et de disparition des espaces-temps traditionnels, comment "faire" de la science et comment l'articuler à cette intelligence collective se manifestant chaque jour davantage ? Quel est donc le statut épistémique de ce savoir en train de se faire ? Jusqu'où participe-t-il à la stabilisation de l'esprit critique, à sa robustesse ? Et, plus généralement, comment définir ce lien qui se joue avec l'État de droit, la démocratie ? En choisissant de procéder ainsi, à ciel ouvert, affaiblissons-nous la science ou, à l'inverse, construisons-nous des protocoles de vérification plus efficaces et équitables ? Nous pourrions également donner une définition autre de l'infodémie en considérant que les nouvelles liées au virus ont littéralement contaminé tout l'espace public d'information, ne laissant aucune place au réel hors Covid, comme si ce dernier avait soudainement disparu.

■ **Les leçons sont complexes, car certains penseurs considèrent même qu'il n'y a peut-être pas eu "événement"**, et que c'est notre "délire", notre refus de la mort fantasmée comme risque quotidien, notre vie désormais dessaisie de tout sens de l'historicité qui ont

produit l'événement comme si ce dernier n'était qu'un trompe-l'œil. On a parlé de « *cygne noir* » pour le définir, pour immédiatement considérer qu'il n'en était pas un, qu'il avait été maintes fois prévu, sans oublier le fait qu'il y a eu par le passé des épidémies bien plus dévastatrices... La surréaction généralisée a été le véritable cygne noir, ce que personne n'avait anticipé, tant l'idéologie du confinement total est antinomique de la mondialisation des échanges commerciaux et du régime non liberticide des États de droit. Pourtant, la planète entière s'est entendue, sans se coordonner, pour "confiner" de façon plus ou moins stricte et "biologiser" la vie, sans le dire explicitement.

LE RÉTRÉCISSEMENT DU MONDE

Le monde ne s'est pas rétréci, mais nous avons rétréci le monde. Il est très étonnant de noter que nous avons cessé de nier la Covid-19 en occultant simultanément ce qui ne relève pas du coronavirus dans le réel. Comme s'il fallait remplacer un déni par un autre : nous étions tous d'abord dans la négation de l'existence du virus, puis nous les avons conscientisés, lui et son risque. Dès lors, nous avons nié le monde hors Covid, comme si celui-ci n'existait plus, n'avait plus de poids dans nos représentations et dans nos décisions. Nous avons perdu tout sens de la juste focale. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la seule information autorisée dans l'espace public devait être liée à l'épidémie. Censure totale sur le réel dans son amplitude, l'actualité est devenue hémiplégitime. Dans la clinique traumatique et post-traumatique, nous



© neatlynatty/stock.aabb.com

connaissons bien ce phénomène d'oblitération du monde, d'impossibilité de se focaliser sur autre chose que ce qui a fait effraction. Mais était-ce un traumatisme en cours ? Ou était-ce une obscénité typique des modes spectaculaires d'attention au monde ?

LA TÉLÉPRÉSENCE

Il y a aussi un autre territoire, relevant d'une géométrie nullement nouvelle, mais désormais plus majoritaire dans l'usage : ce "plan", dimensionnel, créé par le présentiel et le distanciel ou ce qu'on appelle le téléprésentiel : partout l'usage s'est imposé, télétravail, téléconsultation, téléenseignement, téléformation... Là encore, il n'y aura pas substitution, mais il est assez certain que chacun va vouloir agencer sa propre combinaison. L'enjeu va être de respecter cela, ce désir de rendre poreuses certaines frontières pourtant protectrices, sans renforcer la

surveillance généralisée et liberticide. Car l'envie est grande de faire avancer la bien (sur)veillance, et de traquer – pour le bien des hommes, leur santé, leur sécurité – ce qui est encore défini comme une liberté et un droit de l'homme.

CONCLUSION

Il nous faudra un certain temps pour comprendre la tectonique de l'épisode Covid-19, tout ce qui s'est joué là, comme dysfonctionnements et nouveaux usages, comme sidération et avènement d'un autre temps de régulation et de prise de conscience. Par la surréaction que ce moment a suscitée, cet épisode est définitivement devenu "événement". Mais l'était-il à l'origine ? Impossible de répondre de façon satisfaisante à cette question, tant la définition de l'événement varie selon l'histoire, et son herméneutique est toujours à réactualiser.

■ **Dans ce moment jugé – par beaucoup – mineur et ridicule**

par sa mortalité, et même sa létalité, il est intéressant de comprendre la complexité d'une narration collective de l'événement. Les réseaux sociaux en continu, Internet, les objets connectés, la science ouverte (*open science*), les sites de *preprint*, les *scientific commons* (contenus scientifiques accessibles gratuitement en ligne), le développement de la *literacy*, les sites "ouverts" de vérification scientifique... Tout cela, malgré le contexte de postvérité dans lequel nous sommes, malgré la concurrence marchande de l'information scientifique, l'infodémie, les *fake news*, la prolifération des discours revendiquant les "faits alternatifs", malgré cette confusion immense qui crée un désenchantement, et une crise de défiance encore renforcée, il semble qu'il se trame quelque chose, qu'il se tisse une autre matière, une lame de fond, encore très minoritaire, mais qui détient un bout de ce nouveau paradigme à venir.

■ **Tous les siècles, avant le nôtre, ont passé ces paliers**, l'ont découvert par la suite, et ont écrit l'histoire civilisationnelle malgré eux. Il faudrait être bien orgueilleux pour croire que nous serions différents, et les seuls dans l'univers à ne rien faire évoluer. Les hommes restent bel et bien les instruments de l'évolution, à l'intentionnalité si complexe qu'elle n'en est certainement pas une. Et dans ce grand théâtre du temps long, très long, il y a aussi la trace ou l'illusion de notre liberté. ■

Déclaration de liens d'intérêts
L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.